

Souvenir de Venise

Vittorio

Numéro 71, février–mars 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/22992ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Vittorio (1994). Souvenir de Venise. *24 images*, (71), 31–31.

Souvenir de Venise

par Vittorio

Venise. L'après-guerre. Les films américains refont surface: westerns, comédies musicales, films de gangsters, de guerre, souvent de guerre. Tous les films de cinq années de propagande d'un conflit que tout le monde veut oublier à la maison mais que l'on est heureux de voir avec la distance confortable de l'écran. De temps en temps, on voit des documentaires sur les camps de concentration, sur la bombe atomique mais on les regarde comme quelque chose à oublier. Gary Cooper joue dans *Beau Geste*, Fred Astaire danse avec un balai, John Wayne apparaît dans le sable d'*Iwo-Jima*. On voit jusqu'à deux ou trois films par jour. Le film anglais est délaissé. Les acteurs y ont tous la même gueule indescriptible. Le film français est trop bavard et on écarte d'une certaine façon le néo-réalisme italien. Rossellini, De Sica, Visconti, des films sombres trop près de la réalité des gens, fatigués d'une guerre qu'ils veulent oublier. Comment peut-on préférer la compagnie de *Paisà*, de *Sciuscià*, des pêcheurs de la *Terra Trema* quand on peut se prendre à rêver dans la vallée de la mort ou dans les rues de New York.

Un jour mon ami Leone me demande: —«As-tu vu *Lo Sceicco Bianco*?». — «De qui?» lui-dis-je — «De Fellini, tu sais le coréalisateur de *Luci del Varietà* avec Lattuada. Va le voir, tu vas rire...». J'y suis allé et pour des années, et même aujourd'hui encore, je raconte à la table les séquences importantes de ce premier film, pratiquement inconnu, de Fellini. L'inoubliable passage des soldats Bersaglieri défilant à côté du mari, au son de la marche militaire communément pastichée à l'époque avec le refrain vulgaire de «Garibaldi entra in mona», soit: «Garibaldi est en train de baiser». Alors que ce mari lit la lettre de sa femme qui lui apprend qu'elle est allée rejoindre le Sheik blanc, il se voit déjà cocu! Et encore, la séquence où le vieux directeur à la barbiche fasciste dirige la séance de photo du célèbre photo-roman comme s'il était en train de tourner un film.



ILLUSTRATION: VITTORIO

Avec Fellini, un souffle nouveau balaie le cinéma italien et l'on commence à rire de nous-mêmes. Le même homme qui a écrit le *Paisà* pour Rossellini en 1946 sent que maintenant que la guerre est finie, il est permis de redevenir personnel, de raconter ses souvenirs d'enfance, les rêves que l'on fait debout, les yeux ouverts, et non dans la confusion du sommeil.

On a accusé Fellini d'être trop personnel dans son cinéma. Si les vrais artistes n'avaient pas créé en pensant à eux d'abord avant de penser à l'univers, l'art n'existerait pas. Comme il le disait lui-même, on crée à partir de ce que l'on connaît le mieux, son propre environnement, il n'est pas nécessaire d'aller ailleurs, de parler pour les autres.

Fellini n'a pas fait de films à l'étranger, par le biais de son expérience personnelle, il a rejoint l'universel sans avoir à passer par Hollywood. J'ai grandi avec Fellini. Il m'a permis, avec sa démarche introspective, de prendre une distance par rapport à moi-même et de rire de moi en tant qu'italien.

Il est parti. J'espère que la finale a ressemblé à la dernière séquence de *Otto e Mezzo*. Une fois que la foule qui a habité sa vie a disparu, il ne reste qu'un enfant, habillé du blanc de l'innocence, seul, mais avec lui-même. ■